

TRADUIRE FREUD

Coordination et rédaction
EMMANUÈLE SANDRON

COMBIEN DE FREUD ?

EMMANUÈLE SANDRON

L'observation du paysage éditorial donne une impression de profusion faite autant d'éclatements que de redondances, de fixité que d'évolution : *L'Interprétation des rêves* et *L'Interprétation du rêve*, *Malaise dans la civilisation* et *Malaise dans la culture*, ou encore *L'inquiétante étrangeté* (Gallimard), *L'Inquiétant familial* (Payot) et *L'Inquiétant* (PUF)... La liste est « sans fin », voire « infinie »... Pour les francophones, comme il y a plusieurs Bibles, il y a plusieurs Freud. C'est qu'on traduit selon la chapelle à laquelle on appartient, et n'être d'aucune est encore une façon d'en être. La psychanalyse étant une science tout entière fondée sur le langage – ce qu'il cèle comme ce qu'il révèle –, il n'est sans doute pas étonnant que la façon de la servir et de la mettre au monde éveille à ce point les passions, car il s'agit tout autant de s'approprier le langage et de se positionner dans le monde.

Aperçu historique

Les premières traductions de Sigmund Freud (1856-1939) paraissent en français de son vivant : Yves Le Lay, Samuel Jankélévitch, Marie Bonaparte, Blanche Reverchon, Anne Berman... C'est Payot qui ouvre le bal, avec *Cinq leçons sur la psychanalyse* (traduction d'Yves Le Lay, 1921), *Introduction à la psychanalyse* (traduction de Jankélévitch, 1921), *Psychopathologie de la vie quotidienne* (Jankélévitch, 1923), *Au-delà du principe de plaisir* (Jankélévitch, 1927), etc. Certaines des traductions de Jankélévitch, loin d'être parfaites, sont encore exploitées aujourd'hui. On pourrait notamment lui reprocher d'avoir traduit à plusieurs reprises *Phantasie* par « invention » dans *Introduction à la psychanalyse*, un glissement de sens à l'origine du problème de la validation des

souvenirs traumatiques. Mieux vaut, en signe de reconnaissance pour son travail de pionnier, fermer pudiquement les yeux et aller voir du côté des retraductions, comme nous le ferons abondamment dans ce dossier.

Gallimard entre très vite dans la danse en confiant plusieurs grands textes à Marie Bonaparte : *Un Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (1927), *Délire et rêves dans la Gradiva de Jensen* (1931), *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (avec Marcel Nathan, 1930), *Ma Vie et la psychanalyse* (1930) et *Métapsychologie* (avec Anne Berman, 1940). La psychanalyste française rachète la correspondance de Freud et Fliess à un marchand d'art et paie aux nazis une importante caution pour permettre à Freud de quitter l'Autriche en 1939. Ainsi, la traduction de l'œuvre de Freud est d'emblée liée à la fois à la réception de la théorie et à l'attachement à la personne de son inventeur.

Dans les années cinquante, le psychanalyste James Strachey entreprend, en collaboration avec Anna Freud, la *Standard Edition*, la traduction anglaise intégrale. Frère de Lytton Strachey et membre comme lui du Bloomsbury Group, James Strachey sera l'analyste de Donald Winnicott. La *Standard*, comme on dit en France, est depuis lors une référence, même si Strachey est réputé avoir tiré l'allemand de Freud vers une langue plus scientifique que l'original.

S'amorce alors en France une première vague de retraduction, dans un souci de plus grande fidélité à l'original. Il conduit Payot, Gallimard et les PUF, désireux d'imiter l'exemple britannique, à réfléchir à la façon de fédérer leurs moyens autour d'un ambitieux projet commun de traduction des œuvres complètes. Devant les retards et le coût, Gallimard finit par se désengager, puis Payot. Des accords sont signés entre Gallimard et Payot, notamment pour l'édition en grand format par Gallimard de *Totem et tabou* et de *La Psychopathologie de la vie quotidienne*, dont Payot détenait les droits (qu'il se réserve néanmoins pour le poche).

Les PUF s'attellent donc seules à la tâche de publier une traduction intégrale de Freud, sous la houlette du psychanalyste Jean Laplanche, disciple de Lacan et déjà très actif sur le plan de la traduction de Freud dans les années qui avaient précédé. Mais les choses sont difficiles à mettre en place, car très vite les positions de cette équipe de « freudologues » (les « adeptes de la doctrine de la joie », selon un bon mot qui circule ici et là), voulant imposer une ligne éditoriale et surtout une terminologie d'ensemble, se heurtent

aux critiques de nombreux germanistes traducteurs de sciences humaines. Le premier tome des OCF.P (Œuvres complètes de Freud/Psychanalyse) paraît en 1989. L'avant-dernier volume est attendu à l'automne 2013, le dernier en 2014.

En 2010, avec l'entrée des œuvres de Freud dans le domaine public, le mouvement éditorial connaît comme on le sait un nouveau coup d'accélérateur. Enjeu aussi bien intellectuel que commercial, la publication des essais de l'inventeur de la psychanalyse attire d'autres éditeurs venus s'ajouter aux trois historiques : le Seuil, Fayard, Garnier-Flammarion... On republie et on retraduit à tout-va...

Aujourd'hui

Quelle est la première des conditions pour traduire Freud ? Terrible question, à laquelle chaque école répond sur un ton expéditif. « Il faut connaître Freud, bien sûr ! » « Il faut connaître l'allemand, bien sûr ! » Pour corser les choses, il y a ceux qui voient en Freud avant tout un écrivain – il a reçu le prix Goethe ! – et ceux qui le considèrent surtout comme un scientifique – le prix Goethe n'a en réalité jamais été attribué à personne pour récompenser des qualités stylistiques¹...

Chez Gallimard, on se souvient avec respect et émotion de Cornélius Heim et de Jean-Bertrand Pontalis, irremplaçables depuis leur disparition. Quelques années avant l'entrée de Freud dans le domaine public, la maison de la rue Sébastien-Bottin a lancé une série intitulée « Traductions nouvelles », dans laquelle Denis Messier est très actif. L'entretien qu'il nous a accordé pour ce dossier nous en apprend beaucoup sur la manière dont on conçoit la traduction de Freud chez cet éditeur dont nous connaissons le culte de la discrétion.

Christophe Guias, directeur littéraire chez Payot, lui-même traducteur à l'occasion, est partisan de confier la traduction d'essais à un non-spécialiste : « Sa non-spécificité va faire qu'il ne reproduira pas forcément la norme et qu'il permettra ainsi au livre de trouver un autre public, explique-t-il. Éditer, c'est transmettre un contenu de sorte qu'il soit perçu à une époque donnée. Nous privilégions une approche ouverte, avec en vue des publics différents, à un moment où la psychanalyse est malmenée. Nous essayons de présenter les

¹ Voir à ce sujet les *Actes des Assises de la traduction littéraire en Arles* de 1988, dont il est question dans l'article *Petite bibliothèque subjective du traducteur freudologue*, dans ce dossier.

livres (plus de 25 environ depuis 2010) d'une manière attrayante, lisible et sérieuse. »

« Les préfaces sont très importantes pour nous, poursuit-il. Il y a des psychanalystes, mais pas toujours, et pas d'une seule chapelle, et surtout pas toujours des signatures connues. C'est un historien des religions, Denis Pelletier, qui a préfacé *Le Président Schreber*. C'est un jeune philosophe, Dominique Renaud, qui préface *L'Inconscient*. C'est un psychiatre, Christophe André, qui préface *Trois mécanismes de défense*. Comme nous nous sommes appuyés sur le conseil scientifique d'une psychanalyste et universitaire, nous avons pu faire appel à des traducteurs novices – Cédric Cohen Skalli n'avait pas encore traduit, bien que philosophe de formation et connaissant la littérature psychanalytique, et ses traductions (par exemple *Dora*) sont magnifiques – comme à des traducteurs confirmés. Aline Weill, littéraire, n'avait jamais traduit Freud. Et Olivier Mannoni, qui arpente depuis longtemps l'œuvre de Peter Sloterdijk, n'avait pas encore traduit le texte même de Freud, hormis deux recueils de correspondance. Nous travaillons avec beaucoup de liberté, en ne nous plaçant délibérément pas “sous l'œil du maître”. Mais chez Payot, Freud est une affaire éditoriale, et c'est donc un éditeur (en l'occurrence moi-même) et non un psychanalyste ou un universitaire qui élabore le type de titres à traduire, leur contenu lorsqu'il s'agit d'assemblages, leur appareil critique (conçu chez nous comme devant être léger) et leur positionnement. »

Au Seuil, la collection Freud lancée en 2010 est emmenée par Jean-Pierre Lefebvre, germaniste, qui s'entoure de collègues comme Bernard Lortholary ou Dominique Tassel. Pour lui, nul doute, Freud doit être traduit par des « locuteurs de l'allemand », comme il le développe plus loin dans ce dossier. Garnier-Flammarion, depuis la même date, a mis au travail Dorian Astor, musicologue et agrégé d'allemand spécialiste de Nietzsche, qui vient de publier une traduction de *Malaise dans la culture*. Enfin, signalons quelques entreprises éditoriales isolées, comme chez Fayard, qui a publié un Freud bilingue, *Anthropologie de la guerre*, traduit et présenté par Marc Crépon et Marc de Launay, tous deux germanistes habitués comme d'autres de la traduction de philosophie.

La philosophie, c'est de là également que vient François Robert, le terminologue des OCF.P, qui s'était d'abord frotté à la traduction de plusieurs ouvrages du psychanalyste Wilfred Bion (depuis l'anglais), avant d'intégrer l'équipe que Jean Laplanche a rassemblée autour du

projet des PUF et composée, pour le noyau dur, de Janine Altounian, germaniste, Alain Rauzy, psychiatre, et Pierre Cotet, agrégé d'allemand. Unis dans un premier temps, celui du célèbre *Vocabulaire de la psychanalyse* qui porte leurs deux noms, Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis auront donc suivi des trajectoires éditoriales différentes.

Au cours d'un entretien où il m'a expliqué pourquoi l'équipe des PUF avait traduit différemment des termes habituellement tenus pour équivalents (comme le sexuel et le sexué, le souhait et le désir, l'animique et le psychique), François Robert m'a déclaré : « Nous sommes dans une autre logique, celle des Œuvres complètes, dans une autre langue aussi, celle de la psychanalyse. Il faut faire entendre toutes les nuances de la langue allemande réinventée par Freud inventant la psychanalyse. » Mais pourquoi suivre l'allemand de si près au risque, selon son expression, de « faire trébucher le français en suivant Freud dans ses trébuchements » ? « Il faut accompagner fidèlement une pensée jusqu'au moment où elle se perd. Là où le style de Freud est lent, long, il faut traduire cela aussi. L'œuvre elle-même est longue, prend son temps et, prise dans sa totalité, montre comment Freud avance, revient en arrière, se contredit. Ce qui me préoccupe aussi, c'est ce que le lecteur de langue allemande pourrait entendre d'autre, derrière la langue allemande, qui appartient à la pensée de Freud, et que la traduction révèle. Pour porter plus loin la métaphore marine que Georges-Arthur Goldschmidt développe dans son essai *Quand Freud entend la mer*², je pense que l'intéressant, c'est le moment où dans l'œuvre de Freud la vague de la langue allemande vient se briser sur le roc de la pensée freudienne : le moment du ressac, quand il y a remous, contre-courant. Freud, pourrait-on dire, écrit parfois à contre-courant de la langue. »

M'est venue cette expression de Lacan, « manger le livre ». « C'est aussi le titre d'un livre de Gérard Haddad, a poursuivi François Robert, et une référence au judaïsme. Il y est question de manger les mots qui sont dans le Livre. J'y vois une piste pour la traduction : le traducteur mange (incorpore dans sa langue) les mots de l'auteur qu'il traduit, et il les donne à manger. J'ajouterais volontiers : encore faut-il ne pas les avaler, en rabattant deux mots l'un sur l'autre ou en traduisant différemment un même mot. »

2 Voir *Petite bibliothèque subjective du traducteur freudologue*.

« Ce qu'il faut prendre en compte, me disait récemment le psychanalyste Éric Sobel, c'est le mouvement de la pensée freudienne. Le mouvement, c'est-à-dire la vie. Freud n'a jamais voulu cloisonner les choses. Il a toujours tenté de lutter contre ses pulsions de mort. Le danger, quand on traduit, c'est de fixer le mot et d'en faire quelque chose de mort. Par exemple, Freud va se réinterroger sur l'angoisse au bout d'un certain nombre d'années. Cela ne veut pas dire que sa première définition n'est pas juste, mais qu'il est nécessaire de l'enrichir de cette nouvelle signification. Ainsi, il revient sans cesse sur son travail, sur ses idées. Il y a des moments où il n'hésite pas à dire qu'il s'est trompé ou que sa pensée était incomplète. Rares sont les penseurs qui sont revenus de la sorte sur leur travail, en réinterrogeant en permanence leurs idées, leurs pensées, et surtout en cultivant ce mouvement. »

Il me semble retrouver là le mouvement de la mer. Au nom du ressac, François Robert conserve « souhait » pour *Wunsch* dans toute l'œuvre, donnant au même coquillage des éclats différents. D'autres traducteurs, se laissant porter par la vague du contexte, vont donner plusieurs noms au « désir » que la mer projette sur le rivage.

Ce dossier, déjà très volumineux, est loin d'être complet. Mais Freud lui-même nous a appris que la frustration était une nécessité et qu'elle pouvait aller jusqu'à devenir un plaisir. J'espère que le lecteur trouvera le sien à la découverte des pages qui suivent.